

contradiction entre les paroles et les actions est promptement saisie et notée par celui-ci, qui choisit alors entre ce qu'il voit et ce qu'on lui dit, et penche nécessairement vers ce qui flatte ses instincts et ses passions. Un homme emporté prêchera fort inutilement la douceur et la modération; un caractère dépensier aura mauvaise grâce à conseiller l'économie,— et ainsi de tout. Il faut donc commencer par posséder soi-même les qualités que l'on désire trouver chez sa femme, puis s'occuper à les cultiver en elle, car en vérité les maris n'ont pas le droit de se plaindre des défauts de leurs femmes, ces défauts étant en partie leur ouvrage, et dénonçant en eux, soit une faiblesse et une incurie coupables, soit des défauts équivalant à ceux dont ils se plaignent. C'est une grave erreur que d'imaginer qu'on obtient leur affection en les laissant satisfaire leurs passions, fussent-elles mauvaises. Elles estimeront, et par conséquent elles aimeront mieux, l'honnête homme qui leur résistera quand elles seront tentées d'être déraisonnables ou méchantes, que le caractère paresseux, in-

souçant ou faible, qui leur permettra de s'abandonner à des goûts dangereux pour le repos du ménage.

Donc, si j'avais le malheur d'être le mari d'une femme méchante et disposée aux discussions et aux scènes violentes, je commencerais d'abord par dépouiller ses motifs des prétextes sous lesquels elle les cacherait, je les mettrais en face de leur injustice et de leur laideur, et j'essayerais de la ramener par la persuasion et le raisonnement. Mais si cela ne suffisait pas? me dira-t-on. Dans ce cas désespéré, je la préviendrais que je ne lui donnerais jamais la réplique dans les querelles qu'il lui plairait de susciter, et je prendrais,— non un bâton, comme Sganarelle,— mais je prendrais invariablement mon chapeau et j'irais faire un tour de promenade. Le combat finit toujours quand il n'y a pas de combattants, et cette habitude bien établie couperait court à toutes les discussions.

*Em. Raymond.*

*(A Suivre.)*

### Petit Cours de Mythologie.

Le premier jour, au lever de l'aurore, la foule se pressait dans le temple de Jupiter, où le grand prêtre immolait les victimes. Le sacrifice achevé, on se rendait auprès d'une arène immense bordée d'arbres. Au milieu était dressée une tente pour les douze juges qui présidaient à la célébration des jeux. Ensuite la lice s'ouvrait et les courses commençaient. Dans l'origine on courait à pied, et l'espace à parcourir était d'un stade ou d'environ deux cents mètres; plus tard on introduisit la course à cheval et en chars, et alors l'espace fut doublé.

Le second jour était consacré à la lutte. Les athlètes ou lutteurs se faisaient frotter d'huile les membres et le corps, pour avoir plus de souplesse et donner moins de prise à leurs adversaires. Alors ils se saisissaient étroitement, et cherchaient par force ou par adresse à se renverser jusqu'au moment où l'un des deux, pliant et tombant sur les reins, s'avouait vaincu.

Le troisième jour, c'était le ceste. Les athlètes avaient des gantelets serrés autour du poignet avec des courroies de cuir entrelacées de petites lames

de plomb. C'était un combat à coups de poings et fort dangereux; souvent un seul de ces coups asséné sur la tête suffisait pour donner la mort.

Au ceste succédait le disque. C'était de tous les exercices le plus inoffensif. Il consistait à se tenir d'un pied en équilibre sur un bâton pointu, et à lancer le plus loin possible un disque, c'est-à-dire un palet de pierre ou de métal, dont la forme et le poids variaient au gré des concurrents.

Le cinquième jour au enfin avaient lieu les jeux d'adresse, les pantomimes, etc.

Les jeux Olympiques furent, dit-on, apportés en Grèce par un des curètes chargés de l'enfance de Jupiter dans l'île de Crète: il se nommait Hercule. Plusieurs fois interrompus, ils furent remis en honneur par Iphitus d'Élée, sur l'ordre d'un oracle, et depuis cette époque, c'est-à-dire environ 800 ans avant J. C., ils se célébrèrent toujours sans interruption avec un éclat extraordinaire. Les vainqueurs ne recevaient d'autre récompense qu'une simple couronne d'olivier ou de laurier, et cependant les Grecs ne concevaient rien de comparable